

NINIVE.

SUITE.

M. Flandin, muni cette fois d'un ample crédit concédé par les deux ministres, partit au mois d'octobre 1843. On pensait qu'il serait arrivé à Mossoul pour l'hiver. Mais la découverte de M. Botta avait excité une certaine émotion à Constantinople : les Turcs rêvaient trésors ; les jalousies nationales s'agitaient dans une sphère subalterne. La Porte, mal inspirée, mal conseillée, refusait à notre ministre les firmans nécessaires pour la continuation des fouilles, on perdit en pourparlers plus de quatre mois, et M. Flandin enfin, mis en possession de toutes les autorisations nécessaires, arriva à Mossoul au mois de mai 1844.

Il y trouva M. Botta, retardé dans ses progrès par la mauvaise volonté du pacha et par sa propre santé : une maladie grave contractée sur l'emplacement de Khorsabad l'avait mis à deux doigts du tombeau ; la présence de M. Flandin, la certitude d'être compris et soutenu dans ses efforts ranimèrent son courage, et les deux explorateurs, le consul et le peintre, unis par une intelligente distribution de travail, commencèrent à opérer sur une grande échelle.

Le village faisait obstacle : on l'acheta tout entier, et les habitants, joyeux d'être dépossédés à beaux deniers comptants (ce qui n'arrive pas tous les jours en Orient), déménagèrent avec leurs maisons, qu'ils rebâtièrent dans un endroit plus commode.

Cependant M. Botta avait d'autres affaires que les fouilles de Ninive ; on creusait à Khorsabad et l'émeute grondait à Mossoul. Tandis que le consul, ferme à son poste, défendait au péril de sa vie celle des missionnaires, M. Flandin, resté dans le village, éprouvait le contre-coup du mouvement antichrétien qui agitait la capitale. A Mossoul, l'église catholique était incendiée, les chrétiens pillés, un Père Dominicain percé de part en part, M. Botta lui-même atteint d'une pierre à la tête. A Khorsabad, M. Flandin, dont les ouvriers chrétiens, au nombre de deux cents, avaient été mis en fuite par les musulmans, soutenait contre ceux-ci un siège en règle à la tête de cinq domestiques seulement. Le danger fut grand, mais heureusement passager : M. Botta, maître de la situation à Mossoul, vint délivrer son collaborateur, et depuis cette échauffourée, qui eut lieu à la fin de juin, jusqu'au mois de novembre, époque du départ de M. Flandin, les travaux se continuèrent sans interruption.

Celui-ci nous atteste qu'il n'a rien laissé à faire sur le monticule de Khorsabad : tout ce qui pouvait être relevé, mesuré, dessiné, l'a été ; on a poussé les sondages dans toutes les directions, et il paraît certain que, là où le plan montre des lacunes, la destruction avait été complète dans les temps anciens.

Ce n'était pas le tout que de dessiner : les objets eux-mêmes, exposés à une destruction immédiate, exigeaient des soins de conservation ; sous ce rapport la tâche était difficile, et M. Botta ne pouvait se flatter de sauver de tant de richesses qu'un petit nombre d'échantillons. Toutefois, dans ce qu'il a mis de côté, il en restera assez pour remplir deux grandes salles au rez-de-chaussée du Louvre. Un crédit de 100,000 fr. a été demandé aux Chambres pour cet objet. Aux dernières nouvelles, presque tout était emballé et même descendait le Tigre pour se rendre à Bagdad, première station où le pavillon du consul général français couvrira la propriété de la France. M. Botta désespérait d'abord de pouvoir enlever d'un seul bloc les énormes taureaux qu'il destine au Musée du Louvre ; mais il a fini par se décider à cette grande opération, qui, le mois dernier, était en voie d'exécution. Quand M. le ministre de la marine, imitant le bon exemple qui lui a été donné par ses collègues des affaires étrangères, de l'intérieur et de l'instruction publique, se sera décidé à envoyer à Bassora un bâtiment de la marine royale pour y prendre la précieuse récolte rassemblée par notre consul, il ne restera plus aucune inquiétude sur le succès définitif de cette grande exploration.

A défaut des originaux, nous sommes déjà en possession des dessins. Les Musulmans ne peuvent se résoudre à croire qu'on gratte si longtemps la terre dans une autre intention que celle d'y trouver des morceaux d'or, et le mot de *trésor*, appliqué si justement aux découvertes de la science, trompe leur grossière crédulité. M. Flandin n'osait partir avec un gros bagage : on l'aurait attaqué sur la route pour s'emparer de ses richesses. M. Botta le prévint à temps du complot, et le courageux artiste, laissant derrière lui saisses et ballots, partit à franc étrier, son portefeuille au cou, dans la com-

pagne d'un courrier tartare. Il a supporté cette dernière épreuve avec le même bonheur que les autres, et, en arrivant à la fin de février, il a déroulé devant nos yeux les résultats de l'exploration la plus heureuse, la mieux encouragée, la mieux exécutée et la plus prompte, qui ait encore eu lieu dans le domaine des sciences historiques.

Il suffit de simples chiffres pour faire comprendre l'importance des résultats. Le monticule qui supportait l'édifice, haut d'environ quinze mètres, a trois cents mètres de long dans un sens et cent cinquante dans l'autre. Il est certain que les constructions couvraient la totalité de cette plate-forme, de quarante-cinq mille mètres carrés ; par conséquent ou pour comparer l'étendue du monument à celle du château de Versailles, plus grand d'un quart seulement. Nous estimons au tiers de la totalité celles des constructions que l'on a trouvées debout plus ou moins endommagées. Le système en est partout le même : un massif épais, composé de briques crues, est revêtu sur les deux faces de plaques sculptées d'un gypse marmoriforme. Ces plaques ont constamment trois mètres de haut. Quelques-unes des sculptures qui les décorent en occupent toute la hauteur ; mais le plus souvent les sujets forment deux zones séparées par un bandeau d'inscriptions, de cinquante à soixante centimètres d'épaisseur. Toutes les entrées sont décorées de taureaux à face humaine de ronde-bosse et de cinq mètres de haut. Il y a des salles de grande dimension et de longs couloirs : la plus grande de ces salles a trente-cinq mètres sur neuf. L'étendue des bas-reliefs découverts est de deux mille mètres : il n'y a pas moins de trente mille mètres d'inscriptions cunéiformes.

La destination de l'édifice n'est plus douteuse : c'est un vaste palais ou plutôt une maison de plaisance située dans un des faubourgs de la capitale. Une enceinte considérable en dépendait ; on a pu suivre la trace des fortes murailles qui l'entouraient, et en déterminer l'étendue. C'était un carré presque parfait, d'un kilomètre de côté, par conséquent d'une lieue de tour. Le monticule s'élevait sur un des côtés de l'enceinte. La même disposition se retrouve dans les décombres voisins de Mossoul, que les premiers explorateurs avaient considérés comme formant l'enceinte de Ninive. Mais la dimension en aurait été beaucoup trop petite pour une ville que la tradition nous représente comme une des plus vastes qui aient existé. C'est ce dont Rich s'était déjà aperçu, et la découverte de Khorsabad confirme ses observations à cet égard.

Au reste, Khorsabad, quoique fort éloigné de l'enceinte en forme de triangle au milieu de laquelle s'élève le village du Néiniéh et qu'on peut considérer comme celle du palais principal des rois d'Assyrie, Khorsabad, dis-je, est relié à ce point capital des ruines par une suite de tumulus et de vestiges d'anciennes constructions, qui montrent que l'Écriture ne dit rien d'exagéré quand elle raconte que Jonas mit trois jours à parcourir la ville de Ninive. Cet énoncé doit être considéré comme fort exact, surtout si l'on admet que le prophète a visité successivement toutes les parties de la ville. Pour aller du pont de Mossoul jusqu'à Khorsabad, il faut quatre heures au pas de caravane ; par conséquent, la distance doit être évaluée à quatorze kilomètres ou trois lieues et demie. Il n'y a pas beaucoup moins de chemin de la porte Maillot jusqu'au château de Vincennes, et si l'on réfléchit que les villes d'Orient, semblables encore à ce qu'elles ont été dans l'antiquité la plus reculée, renferment des vastes jardins et que la plupart des maisons n'y ont qu'un étage, on n'hésitera pas à considérer le *château* de Khorsabad comme une *maison des faubourgs*.

Ninive était en plaine ; elle s'étendait sur la rive gauche du Tigre, et la petite rivière, nommée aujourd'hui *Khauser*, qui débouche en face de Mossoul, traversait l'antique capitale ; Khorsabad, situé au nord-est, n'est point sur le Khauser, mais sur un petit affluent de cette rivière. Les montagnes de l'antique Gordyène, habitées aujourd'hui par les Kurdes, terminaient au nord la plaine accidentée de Ninive. Des villages catholiques sont échelonnés sur la route de Diabekir, qui se dirige vers les montagnes, et un peu à droite est le pays habité par les Yezides, qui passent pour adorer le démon, et qui dans les tous cas, ont conservé en partie les superstitions et les croyances du paganisme, judaïsme de ces contrées. A Khorsabad même, tous les habitants appartiennent à l'islamisme, et Mossoul ne renferme qu'environ six mille chrétiens contre dix-huit mille musulmans. Toutes les couches de religion sont restées sur ce sol auquel se rattachent de si antiques souvenirs.

La situation des ruines de Khorsabad, leur disposition, leurs accessoires, la manière dont l'édifice était décoré, indiquent sa destination. La vaste en-